

AT LARGÉ

LE SIÈCLE DE LA CHÏNE

COMMENT PÉKÏN REFAÏT
LE MONDE À SON ÏMAGE

Une enquête mondiale
de **HERÏBERTO ARAÏJO**
et **JUAN PABLO CARDENAL**

Flammarion

Extrait de l'ouvrage

Au Caire, Lan Jie a monté une entreprise de prostitution très lucrative. À Vladivostok, Liu Desheng est le représentant officiel des entrepreneurs chinois dans cette ville désertée par les ex-soviétiques. À Caracas, Fung Xi Mao, petit employé obligé de dormir dans le bistrot où il travaillait, est aujourd'hui un quinquagénaire millionnaire. Tous sont chinois et tous ont abandonné leur pays, mus par l'envie de réussir. Ils sont ainsi des milliers à avoir quitté « l'atelier du monde » pour transformer le monde en atelier.

Fascinés par leur force de caractère, leur faculté d'adaptation, leur réussite

souvent spectaculaire et leur cynisme, les journalistes Heriberto Araújo et Juan Pablo Cardenal se sont rendus sur place, carnet et micro en main, là où la présence de la Chine officielle et de ces émigrants est la plus frappante : dans les pays en voie de développement.

Pour recueillir les 500 témoignages qui sont le cœur de cette enquête exceptionnellement vivante, ils ont passé des nuits blanches sur des couchettes dures comme du bois, traversé la frontière sino-birmane dans un bus bondé où les passagers vomissaient, séjourné dans un Turkménistan totalitaire où la température monte à 50 degrés en plein été... Parcourant en tout 25 pays et des milliers de kilomètres, parfois au péril de leur vie.

L'expansion de la Chine est spectaculaire, sa respectabilité est douteuse, mais nos auteurs ne jugent pas. Ils s'attachent à comprendre les mécanismes de ce nouvel impérialisme et s'interrogent : si la Chine doit être le prochain maître du monde, à quel type de monde faut-il s'attendre ?

Heriberto Araújo, ancien correspondant de l'AFP et de RFI à Pékin, et Juan Pablo Cardenal sont deux journalistes espagnols, spécialistes de la Chine contemporaine. Ils vivent respectivement à Pékin et à Hong Kong. Le Siècle de la Chine a été traduit dans 6 langues.

Traduit de l'espagnol par Claire Lamorlette.

LE SIÈCLE DE LA CHINE

**« ON A CRU QU'EN
S'OUVRANT LA CHINE
ALLAIT S'OCCIDENTALISER.
C'EST L'INVERSE
QU'IL SE PASSE :
LE MONDE EST EN
TRAIN DE SE SÏNISER. »**

Flammarion

Découvrir le proche, le lointain, et voir s'effacer leurs frontières, tel est l'esprit d'aventure qui anime cette collection. Chacun de

AT LARGE

ses livres propose un regard neuf et personnel sur l'actualité mondiale, chacun de ses auteurs enquête à l'aide d'un stylo-caméra. Libre, sans frontières et généreux – un nouvel espace éditorial, baptisé d'un nom cher aux Anglo-Saxons : AT LARGE.

LE SIÈCLE DE LA CHÎNE

**COMMENT PÉKÏN REFAÏT
LE MONDE À SON ÏMAGE**

DANS LA MÊME COLLECTION

American Spleen.
*Un voyage d'Olivier Guez
au cœur du déclin américain.*

Qui gardera nos enfants ?
*Les Nounous et les Mères :
une enquête de Caroline Ibos*

Bienvenue à Tchernobyl.
*Un tour du monde
des lieux les plus pollués de la planète
par Andrew Blackwell*

LE SIÈCLE DE LA CHÎNE

**COMMENT PÉKÏN REFAÏT
LE MONDE À SON ÎMAGE**

Une enquête mondiale
de **HERÏBERTO ARAÏJO**
et **JUAN PABLO CARDENAL**

*Traduit de l'espagnol
par Claire Lamorlette*

Flammarion

À ma mère, mon père et ma sœur, auxquels ce livre devrait, je l'espère, faire oublier le vide causé par mon tempérament de globe-trotter.

À Julie C. et à tous ceux de la famille Calderón Gómez, qui mériteraient un volume encyclopédique pour les remercier de tout ce qu'ils m'ont apporté tout au long de ma vie.

Heriberto

À Cristina, pour m'avoir choisi. Et pour toutes ces années.

À nos enfants, Jimena et Bosco, pour leur magie.

Juan Pablo

Titre original : *La silenciosa conquista china*

© Octobre 2011, Heriberto Araújo et Juan Pablo Cardenal

Edition pour l'Espagne et l'Amérique :

Crítica, S.L., Diagonal 662-664, 08034 Barcelona.

ISBN 978-84-9892-257-8, 1^{re} publication

© Flammarion, 2013, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-0812-7034-3

Observer et analyser calmement, asseoir notre position, garder notre sang-froid face aux événements, cacher nos compétences et ne les révéler qu'au moment opportun, être capable de garder un profil bas, ne jamais prendre la tête d'une revendication, mettre en œuvre des opérations de modeste envergure.

La stratégie en 28 points¹ énoncée par Deng Xiaoping au début des années 1990, peu après les massacres de la place Tiananmen, pour faire face aux changements.

Ces principes continuent de guider l'actuelle stratégie internationale de la Chine.

Note de l'édition française

L'émergence puis l'expansion mondiale de la Chine est un sujet complexe et en perpétuelle évolution. Depuis la publication du livre en espagnol, en 2011, l'actualité a déjà modifié la donne – qu'il s'agisse des bouleversements engendrés par le Printemps arabe et ses répercussions dans le monde entier ou de l'évolution interne du régime chinois.

Pour autant, notre enquête n'est pas obsolète, bien au contraire. Les phénomènes décrits dans *Le Siècle de la Chine* ont toujours cours, nos thèses et nos conclusions se sont souvent vérifiées et le sujet a finalement gagné en acuité : de Téhéran à San Juan de Marcona, de Luanda à Hanoi, l'émergence du géant est spectaculaire en dépit du manque de transparence caractéristique des initiatives chinoises dans le monde en développement. Comment la Chine assure son approvisionnement en matières premières, pénètre de nouveaux marchés, tisse des alliances ; comment elle s'érige en superpuissance autocratique sans le contrepoids d'une société civile réduite au silence ; quels sont les effets sur les pays partenaires de l'aide octroyée par l'empire du Milieu ? Tel est l'objet de ce livre, abordé à travers le récit d'aventures humaines inouïes et nourri de plus de cinq cents entretiens.

Nous avons en revanche tenu à actualiser notre travail pour l'édition française au regard d'événements récents.

La reprise de la crise en 2012 et ses effets douloureux en Europe ont confirmé l'une des thèses développées dans le livre : l'expansion de la Chine est d'autant plus importante et rapide que l'Occident s'enfonce dans la dépression. Car la crise a non seulement contribué à renforcer la présence chinoise dans le monde en développement, mais elle a aussi incité le géant asiatique à s'immiscer dans les économies occidentales, européennes notamment. C'est donc dans une seconde phase – celle de la pénétration progressive des marchés occidentaux – qu'est entrée récemment la conquête chinoise de la planète, avec à son service un capitalisme

d'État extrêmement puissant, des réserves d'argent inépuisables, une habile diplomatie, une armée d'entrepreneurs infatigables.

Si par exemple vous êtes amateur de vin de Bordeaux, vous serez peut-être surpris d'apprendre que ce sont des investisseurs chinois qui ont réalisé, entre 2010 et 2012, la plus grosse série de placements dans le secteur international du vin Premium en acquérant deux douzaines de châteaux et de propriétés. Si vous vous intéressez à la haute couture, ne vous étonnez pas de découvrir que de florissants ateliers de confection chinois établis en Toscane se sont positionnés dans le commerce du « made in Italy ». Ou encore que les millionnaires chinois se sont lancés dans l'immobilier haut de gamme au Royaume-Uni et aux États-Unis, pour ne citer que ces deux pays.

Et ce n'est pas tout. La crise fournit l'occasion à l'État chinois d'acquérir des parts majoritaires d'actifs stratégiques à l'étranger, ce qui auparavant lui était interdit. Aujourd'hui, la capacité de financement illimitée de la Chine combinée au besoin urgent d'investissements de l'Occident et à son manque de liquidité permettent au géant de franchir toutes sortes d'obstacles et d'accéder plus que jamais aux technologies innovantes.

Prenons quelques exemples parlants : le port du Pirée, en Grèce, est devenu le « port chinois » de l'Europe. D'une envergure géostratégique considérable, il est géré depuis 2009 et pour les trente ans à venir par l'entreprise d'État chinoise Cosco, qui a déboursé dans l'affaire plus de trois milliards d'euros. Les entreprises étatiques chinoises ont également débarqué dans le très prometteur secteur électrique portugais, tandis qu'un fonds souverain chinois a pris une participation de 8,68 % dans Thames Water, la compagnie des eaux britannique. Leur expansion atteint même la puissante Allemagne, où le géant asiatique est devenu le premier investisseur étranger en nombre d'opérations, dépassant pour la première fois les États-Unis.

Il ne fait aucun doute que l'irruption du colosse asiatique à l'échelle de la planète – Afrique, Amérique latine, Amérique du Nord, Europe, Moyen-Orient, Asie et Australie – constitue un bouleversement historique, avec à l'horizon rien de moins qu'un nouvel ordre mondial. Pour le monde en développement, l'heure est venue de vérifier si la méthode chinoise est la solution ; pour Bruxelles, de poursuivre ses efforts, quasi désespérés, afin de rétablir une relation équilibrée avec Pékin ; pour les États-Unis, de dessiner les contours de sa prochaine coexistence avec la nouvelle puissance.

Sur le plan intérieur, ces événements coïncident avec le renouvellement du Politburo chinois, en une période de transition qui a débuté par le congrès du Parti communiste chinois (PCC) en novembre 2012 et prendra fin au printemps 2013. Comme on pouvait s'en douter, le XVIII^e congrès du PCC, qui a mis un terme aux dix années de pouvoir exercé par Hu

Jintao en nommant Xi Jinping nouvel homme fort du régime, s'est tenu dans le secret habituel. En revanche, l'annonce de la date d'ouverture du congrès avec des semaines de retard suite au scandale déclenché par « l'affaire Bo Xilai », a surpris tout le monde. Car c'était sans doute lui, le représentant chinois le plus charismatique du moment, avec son passé révolutionnaire et sa manière politique expéditive, qui aurait dû devenir nouveau membre du Comité permanent du Politburo du PCC, l'organe le plus puissant du pays, qui préside à la destinée d'un milliard trois cent cinquante millions de Chinois. Cette position privilégiée lui aurait permis d'accéder aux plus hautes fonctions, quitte pour y parvenir à défier le pouvoir en place.

Au lieu de cela, Bo est tombé en disgrâce à la suite du plus grand scandale politique ayant jamais éclaté au grand jour dans le pays depuis des décennies. Un mélange de corruption, de népotisme, de trahisons et d'innombrables affaires illégales à l'étranger avec en prime, épisode digne d'un grand roman noir, l'assassinat d'un entrepreneur britannique et la tentative de fuite du plus proche collaborateur de Bo, le « superflic » Wang Lijun. Afin de laver d'une telle tache l'élite politique du Parti et du pays, le régime a procédé à l'expulsion immédiate de Bo du PCC et de lourdes peines ont été prononcées à l'encontre de tous les accusés.

À quelques jours de l'ouverture du congrès, un nouveau séisme secouait les bases du régime communiste, cette fois-ci dans les pages du *New York Times*. Le journal américain y révélait, sur la base de solides informations, que la famille du Premier ministre chinois, Wen Jiabao, avait amassé une fortune de 2,7 milliards de dollars sous forme d'actifs dans les secteurs de la banque, de la joaillerie, des télécommunications, du tourisme et du BTP. Ce scandale venait à nouveau fissurer la coque de légitimité et de crédibilité du PCC : non seulement les dirigeants chinois se sont enrichis d'une façon obscène, mais la corruption s'est érigée en un véritable système devenu incontrôlable.

L'« affaire Bo Xilai » comme les révélations du journal new-yorkais sur la fortune de Wen Jiabao ont une fois de plus mis en évidence la difficulté à fédérer les bonnes volontés et à trouver des terrains d'entente au sein du Parti. L'équilibre des forces entre les différentes factions – des militaires aux dirigeants des grandes entreprises d'État en passant par les descendants des leaders révolutionnaires ou les chefs de file du Parti – exige de longues négociations pour toute décision d'importance et pour la répartition du pouvoir. Avec l'expulsion de Bo Xilai, le nouveau premier secrétaire du PCC et futur président Xi Jinping écarte de sa route un adversaire politique majeur, et accède à ses fonctions avec l'assurance d'un soutien interne plus fort que ses prédécesseurs.

Issu d'une famille révolutionnaire et par ailleurs proche de la classe militaire, Xi a le profil du technocrate pragmatique. Difficile pourtant de prédire aujourd'hui la façon dont il dirigera le pays le plus peuplé de la planète, ou quel type de relation il entretiendra avec ses voisins régionaux, avec l'Occident et avec le reste du monde. Poursuivra-t-il les réformes politiques attendues de Hu Jintao ou optera-t-il pour la stratégie des réformes graduelles menée depuis la mort de Mao Zedong ? Nul ne le sait.

Quoi qu'il en soit, c'est la marche du monde entier qui se trouve suspendue à ses choix politiques et au type de gouvernance qu'il mettra en œuvre durant les dix ans de son mandat, en chef d'orchestre de ce qui sera bientôt, au terme d'une offensive silencieuse menée parallèlement sur deux fronts complémentaires, la première économie du monde.

15 novembre 2012

-

INTRODUCTION

-

Les Chinois, on ne les voit pas... mais ils sont partout.

Un petit commerçant du Caire,
à propos des immigrants chinois en Égypte.

Pour le commun des mortels, le 8 août 2008 ne signifie sans doute rien, mais c'est ce jour-là, plus exactement à 20 heures 8 minutes et 8 secondes², que le cours de l'Histoire a changé. À cet instant précis s'ouvrait la cérémonie d'inauguration des jeux Olympiques de Pékin, la première à être célébrée dans un pays en développement. Un événement accompagné de doutes et de polémiques. Au scepticisme suscité par l'inexpérience des organisateurs s'ajoutait la politisation de cette rencontre sportive, due à la énième vague de répression au Tibet survenue quelques mois plus tôt et, de façon plus générale, à la nature dictatoriale du régime de Pékin.

Pourtant, dix-huit jours après, la clôture des Jeux se déroulait en grande pompe, exactement comme ils avaient commencé. La Chine avait réussi l'examen brillamment : l'organisation avait été exemplaire et, pour la première fois, le pays était passé au rang de puissance sportive de référence, devançant les États-Unis au palmarès. Cependant, la plus grande victoire n'a pas été gagnée sur la piste d'athlétisme de l'imposant stade national (le fameux Nid d'oiseau), ni dans la piscine olympique en forme de cube. Non, le triomphe suprême est passé par les chaînes de télévision du monde entier, qui ont transmis aux quelque deux milliards de personnes ayant suivi l'événement l'image fraîche et avenante d'un pays moderne, ne comptant que sur ses propres forces. L'image de la Chine du XXI^e siècle.

Pour le régime chinois, Pékin 2008 fut une extraordinaire campagne de relations publiques : il s'agissait de renforcer sa légitimité auprès du peuple, tout en gagnant un prestige international qui raya d'un trait de plume le souvenir tragique des tanks à Tiananmen, le bain de sang au Tibet et les droits de l'homme quotidiennement foulés aux pieds. Des

chefs d'État et de gouvernement qui, des mois plus tôt, menaçaient de boycotter la cité olympique, rendirent des hommages inédits à leurs homologues mandarins. Parallèlement, dans les journaux, l'intérêt porté à la Chine n'était plus désormais que d'ordre économique : les questions sociales et les injustices ainsi que les histoires de répression passaient, comme par hasard, au second plan. Du jour au lendemain, la Chine semblait être devenue « l'une des nôtres ».

Pour nous, journalistes, témoins quotidiens des abus, des excès et des misères du régime, l'accès à la respectabilité de la plus importante dictature de la planète était perçu avec un mélange de stupeur et d'angoisse. Une tendance qui ne fit que se renforcer par la suite : les échos des jeux Olympiques résonnaient encore que le géant était hissé sur un piédestal, au moment où Lehman Brothers, quatrième banque d'investissement des États-Unis, se déclarait en faillite. Le 15 septembre 2008, à peine trois semaines après la clôture des Jeux, marqua le début de la crise qui fit s'écrouler le système financier occidental.

Les ravages qu'un tel effondrement provoqua aux États-Unis et en Europe – plans de sauvetage des banques, fermetures massives d'entreprises, licenciements par millions... – sont encore douloureux aujourd'hui et prendront de longues années à cicatriser. À Pékin, en revanche, la crise passa presque en un soupir, grâce à un système financier d'intervention qui a pu endiguer la contagion et à un gouvernement qui a su réagir rapidement pour éviter la récession. Et ce n'est pas tout : alors que le monde s'écroulait autour de lui, le géant asiatique – avec sa demande croissante et ses réserves illimitées en devises – se posait en sauveur pour réparer les dégâts des Occidentaux, achetant de la dette ici et là, concédant partout des prêts et donnant des leçons au monde sur la gestion saine et responsable des finances d'un pays. En un peu plus d'un an, la réputation de la Chine à l'extérieur a opéré un virage à cent quatre-vingts degrés. De dictature perfide, elle est devenue la planche de salut de l'économie mondiale.

De toute évidence, le centre de gravité du pouvoir mondial avait déjà commencé à se déplacer vers l'Orient. En novembre 2009, nous assistions, ébahis, à l'apparition de Hu Jintao aux côtés de Barack Obama lors de la première visite officielle du président américain en Chine. Au moment d'aborder des sujets traditionnellement sensibles pour Pékin, comme les droits de l'homme, qui jusqu'alors occupaient une place centrale dans l'agenda diplomatique de ses prédécesseurs, Obama fit profil bas, attitude révélatrice de l'influence croissante de la Chine sur la scène internationale. Quelques semaines avant son voyage, le nouveau locataire de la Maison-Blanche avait d'ailleurs proposé à la Chine de former un G2, un axe Washington-Pékin, afin de diriger les affaires mondiales. Pékin avait refusé. Pourquoi faire alliance avec les États-Unis alors que la première

place mondiale se trouvait déjà à portée de main ? Les poches bien remplies et le blason redoré, le géant asiatique se sentait en position de force. C'est ainsi qu'il jeta ses filets sur les nombreuses opportunités offertes par les turbulences économiques. Des investissements se chiffrant en milliards, des contrats d'achat de matières premières à long terme et des acquisitions d'actifs stratégiques sur toute la planète attestaient que la conquête du monde par la Chine devenait réalité. Depuis notre bureau, à Pékin, l'ampleur du phénomène ne tarda pas à nous fasciner : comment se manifestait l'expansion de la Chine, pays qui, alors que tant d'autres puissances usent du ressort militaire, asseyait sa stratégie sur le « silence » de l'argent ? Le géant asiatique était-il en train de coloniser l'Afrique ? Quelle était la nature des liens entre Pékin et Téhéran sur les plans militaire, économique et nucléaire ? Le colosse chinois avait-il réellement entrepris de raser les forêts du Mozambique ? Ses tentacules atteignaient-ils l'Amérique latine ?

Ces questions en appelaient d'autres, qui aiguisaient de plus en plus notre curiosité sans que nous parvenions pourtant à trouver des réponses étayées par des faits. En même temps, écrire chaque jour des articles sur le produit intérieur brut chinois et autres variables macroéconomiques nous plongeait dans une routine difficile à supporter alors que nous constations, là, sous nos yeux, que le cours de l'Histoire était en train de changer – au cœur des puits pétroliers en Angola, dans les mines de fer du Pérou ou sur les marchés *made in China* d'Asie centrale. Nous nous sommes dit : « Revenons au véritable journalisme. Fourrons notre nez dans tout cela. » Car ce livre, nous en étions convaincus, n'aurait de sens que si nous menions des recherches sur le terrain. Il nous fallait aller là où l'empreinte du géant est la plus nette : dans le monde en développement. Cela signifiait parcourir l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine pour voir, toucher et sentir comment la Chine est en train de se convertir en une puissance mondiale.

L'été 2009 brillait de ses derniers feux lorsque nous avons entamé une enquête qui allait nous mobiliser corps et âme pendant deux ans. Comprendre le « nouveau monde chinois » a été notre premier défi, bientôt scandé par des échanges d'e-mails foisonnants d'idées, la plupart insensées, à des heures indues de la nuit. À mesure que nous progressions et comprenions mieux les clés et les dessous du phénomène, l'enquête est peu à peu devenue notre obsession. Heureusement, nous n'étions pas les seuls obstinés : The Global Language Monitor, un cabinet d'analyse des médias aux États-Unis, affirmait qu'en décembre 2009, « l'émergence de la Chine » était l'information la plus suivie dans la presse écrite, à la radio, à la télévision et sur Internet depuis le début du siècle, devant le 11 Septembre

ou l'élection d'Obama. Pour nous, journalistes, rien n'était plus captivant que de courir après la « nouvelle de la décennie ».

Cet intérêt mondialement partagé pour la Chine émergente s'explique par son influence croissante dans le monde en développement, où sa progression se fait sans entraves et à toute allure. Cela dit, l'ambition à long terme de l'empire du Milieu embrasse l'ensemble de la planète. Sans aucun doute, nous assistons à un phénomène qui conduira le géant à la conquête des marchés occidentaux, où il achète déjà la dette souveraine, reprend des entreprises automobiles en faillite et construit des infrastructures (en Europe de l'Est). On le voit déjà multiplier l'achat de vignobles bordelais – plus de vingt à la mi-2012 –, mettre la main sur des infrastructures stratégiques en Grèce, au Portugal ou en Grande-Bretagne, et faire du « shopping technologique » en Allemagne, où le dragon cherche à absorber le savoir-faire des PME les plus performantes de la planète. Nous nous trouvons donc sans aucun doute face à une conquête de longue haleine appelée à changer nos vies et qui, probablement, pose en ce moment même les fondations du nouvel ordre mondial du XXI^e siècle. Celui d'un monde sous domination chinoise.

Étudier de près ce processus exigeait une préparation minutieuse : il fallait enquêter sur ces opérations de plusieurs millions qui faisaient la une des journaux économiques quasi quotidiennement et qui attestaient de la renaissance de la Chine. Où aller ? Quels pays choisir ? Lesquels visiter ? Quelles pistes suivre ? nous demandions-nous, tant il sautait aux yeux qu'il n'existe aucun endroit sur la carte où le tigre asiatique n'ait encore pénétré. Suivirent des mois de documentation intensive, d'entrevues innombrables avec des experts à Pékin et d'interminables heures passées en vérifications et classification de l'information disponible. Tout cela nous permit d'avoir une vue d'ensemble sur un phénomène que, quelque temps plus tard, nous pûmes vérifier sur le terrain : le monde chinois est déjà advenu, c'est un phénomène réel et contemporain. Les chiffres parlent : entre 2005 et juillet 2012, les entreprises chinoises ont investi à l'international 460 milliards de dollars américains, dont 340 milliards (74 % du total) ont été déboursés pour le monde en développement³.

Ce qui est en train de se passer tient en une phrase : tandis que l'Occident subit les conséquences de la crise, la Chine profite de la paralysie occidentale pour déployer ses tentacules. Cela va du contrat de 6 milliards de dollars en République démocratique du Congo (RDC) sous la formule « minerais contre infrastructures » à l'incalculable contribution chinoise à la motorisation de Cuba, l'île des Castro, qui souffrait d'une pénurie de sel, de lait en poudre et de riz quand nous l'avons visitée ; de la vente de satellites au Venezuela à l'offensive sans précédent des entreprises d'État chinoises pour assurer leur approvisionnement en « or noir » (avec un

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000487.N001
Dépôt légal : janvier 2013